



## UN ÉCRIVAIN VALAISAN : MARIO \*\*\*

« Ceux qui ne se rappellent pas eux-mêmes à l'attention du public sont vite oubliés. (Pensée de Mario \*\*\*) »

**D**ANS sa mélancolie, la réflexion ci-dessus est bien juste; les tertres funéraires s'égalisent bientôt sous la pluie des arrière-saisons, et le pied dédaigneux des passants les nivelle plus rapidement encore. Pourtant la mémoire du cœur brave les atteintes du temps; et c'est avec un respect attendri que nous évoquons, à cette heure, la silhouette d'un écrivain valaisan qui sut aimer et faire apprécier le génie de son petit pays.

Outre son côté littéraire, la vie de Mario \*\*\* offre encore deux sujets d'étude: l'un se rattache à ce que l'on pourrait appeler « les lois de l'ethnographie », l'autre appartient au domaine de l'âme. Chez cette femme, qui fut la dernière de la famille, la voix de la race parla plus haut que l'éducation et ramena au pays ancestral cette Bagnarde née au canton de Vaud. Les impulsions intérieures poussèrent cette fille de pasteur à quitter le

calvinisme et « la tristesse engendrée par cette foi dure et sombre », pour retrouver, dans l'Eglise romaine, les extases et les heures d'adoration auxquelles aspirait son âme passionnée. Mais ces décisions ne furent point prises à la légère, ou à la suite d'une impulsion soudaine; elles arrivèrent après un mystérieux travail subconscient que l'on devine, déjà dans la petite enfance de Mario \*\*\*, et à la suite de nombreuses luttes entre l'éducation et l'aspiration intérieure, entre l'intelligence et le cœur.

Ce conflit, d'où Marie Trolliet, Vaudoise et protestante, devait sortir en signant Mario \*\*\*, écrivain valaisan et catholique, a été sans doute l'étincelle qui fit jaillir un talent ignoré. Après les ténèbres de la solitude, l'âme de Mario \*\*\* allait saisir, mieux qu'auparavant, l'eurythmie universelle; et ses yeux, lassés des grisailles du Nord, étaient tout prêts à retenir les rayonnements superbes des ciels de l'Orient et le profil hautain des montagnes qui regardent vers le Midi.

Pour saisir l'évolution intellectuelle et morale de cette vie, il faut remonter aux sources lointaines, interroger les atavismes et noter la puissance cachée des hérédités. Ensuite, il est plus aisé de juger à sa valeur cet écrivain, qui s'est créé lui-même, à force de travail, de volonté, d'esprit d'observation et d'amour pour le pays ancestral.

Un proverbe dit: « Il n'y a point de circonstances heureuses ou fatales; ce qui importe, c'est la façon dont l'individu se sert des événements pour orienter son existence. » Mario \*\*\* sut employer les plus menus incidents pour meubler sa pensée de richesses que sa plume communiquait ensuite au public romand. Grâce à son activité littéraire, qu'elle considérait comme un apostolat, le Valais attira l'attention; on y vint davantage; on le considéra avec des yeux avertis. La poésie rustique des mazots avait trouvé un interprète enthousiaste, qui gagna au « Vieux Pays » des amitiés fidèles et des admirations

entendues. Pieusement recueillies, les fleurs charmantes du folk-lore formèrent un bouquet parfumé et vivace, qui défie aujourd'hui les profanations sacrilèges des indifférents ou l'oubli du vulgaire mercantilisme. « Un vieux pays » et « le Génie des Alpes valaisannes » resteront comme le souvenir d'un passé où le fanatisme, la tradition et le rêve donnaient à la vie valaisanne le charme discret, mais exquis, du merveilleux. Couronnée de myosotis, qui est la fleur des souvenirs, la muse de Mario parcourt le Valais, âme muse musant jusque dans les plus hautes vallées et s'arrêtant à mainte vieille ruine. Elle écoute la chanson des ruisseaux, elle s'émeut aux clartés de l'aube, vibre au son des cloches et frissonne quand vient la tempête. En un mot, elle vit, parce qu'elle est « du pays ». C'est là son meilleur titre.

\*

\*

\*

Pierre-Antoine Troillet, notaire de Bagnes, ayant demandé à Charles, duc de Savoie, de bien vouloir l'anoblir, le seigneur accueillit favorablement la requête de son vassal. Le 24 novembre 1529, un parchemin ducal déclare ce qui suit : « Vu les qualités remarquables de celui qui mérite à un si juste titre d'être inscrit au nombre des nobles, nous l'anoblissons, lui et sa postérité, de telle sorte qu'ils soient admis dans toutes les assemblées militaires et exercices nobles, en temps que tirant leur origine d'une race noble et avec les prérogatives et charges dont les autres nobles jouissent et ont l'usage et lui octroyant les armes ci-dessous (un casque de croisé sur fond rouge) que ses prédécesseurs, à ce qu'il expose, ont eu coutume de porter. »

Ce casque de croisé laisse supposer que le port des armes, par les Troillet, datait déjà de loin et remonte, sans

doute, à quelque expédition guerrière dans laquelle l'un d'eux se serait distingué.

Peu après l'octroi des lettres de noblesse à la famille Troillet, une branche passe dans le canton de Vaud, où vient la surprendre la conquête bernoise. Ainsi que les autres habitants du pays, les immigrés durent embrasser la Réforme, imposée par les nouveaux maîtres. Alors, on voit les Troillet échanger l'orthographe de leur nom et devenir des Trolliet.

Parmi ces ancêtres de Mario \*\*\*, on peut citer :

Spectable Christophe Trolliet, régent de 8<sup>me</sup> classe, au collège de Lausanne, époux de Christine de la Place, à qui, en 1619, Stuki, barbier à Bex, paie une somme de 100 florins en or, en « déduction de plus grande somme due ». Ce régent Trolliet était assez « chicanier » ; ses collègues se plaignaient de lui. Il semble que l'administration de ses grands biens l'ait un peu détourné des devoirs de sa charge. Son fils, Christophe, époux de Claudine de Rovérea, fut diacre à Château-d'Œx. En 1631, il est nommé pasteur à Morrens-Montheron, où il reste jusqu'en 1664. — « Le 13 février de cette année, dit le parchemin, Dieu ayant retiré mon père, Christophe Trolliet, la Classe s'assembla 15 jours après et moi, Jacob Trolliet, ai été eslu ministre à Daillens, par LL. Excellences, et présenté pour ministre au dit lieu, le dimanche 15 mai, de présente année, par M. de Treytorrens, seigneur banderet de Moudon et M. le Doyen Collinet, grand ministre à Lausanne. Noble Johan François Manlich, seigneur de Daillens, me reçut. Dieu me fasse grâce d'avancer son règne. » (Registre des baptêmes de Daillens.)

Christophe-Bastian, fils du pasteur sus-nommé, s'établit en 1702 à Daillens, comme notaire et juge consistorial. Il eut pour fils Christophe-Louis, secrétaire et lieutenant de justice à Daillens, en 1765. Charles-Daniel,

grand-père de Mario \*\*\*, naquit en 1772 et mourut en 1844. Son fils Charles-Philippe-Jacques Trolliet, naquit le 10 février 1803 et fut voué à la théologie.

Beau garçon, au visage régulier, très fier de sa personne, il cachait, sous ses dehors froids, une âme passionnée et fort peu de raisonnement. Entre les heures de cours, il avait l'habitude de flâner de longues heures dans les rues, s'attardant à jeter des œillades aux jolis minois. Bientôt il se laissa séduire par les yeux noirs d'une petite vendeuse de citrons, dont la mère avait son échoppe au bas de la rue de Bourg.

Agathe Ravina, Italienne, des environs de Nervi, province de Gênes, était catholique. Il est facile d'imaginer l'émoi des parents Trolliet; tant d'austérité huguenote et de renoncements pour arrondir les possessions familiales devraient-elles aboutir à une pareille mésalliance ? Le descendant des nobles Rovéréa allait-il ternir son blason en s'alliant à une illettrée papiste ? Les mercuriales ne manqueraient pas, sans doute, et les sommations d'usage vinrent pleuvoir sur le jeune théologien. Mais celui-ci, fort épris de sa belle, et ayant atteint sa majorité, ne s'inquiéta point des foudres paternelles. Son cœur avait parlé. Par décence, il demanda à sa fiancée d'abjurer le catholicisme. La petite Ravina consentit et devint protestante, mais en conservant au fond de son cœur un sanctuaire intime où elle avait enfermé la Madone. Elle lui rendait un culte secret et ne passa jamais devant un oratoire sans faire le signe de la croix. Cette conversion n'était qu'un simulacre, destiné à apaiser la famille Trolliet et à permettre au jeune pasteur d'amener, dans une cure, la petite marchande de citrons.

Les dimanches 11, 18 et 25 octobre 1829, on publia, en l'église de Lausanne, les bans de Trolliet, avec Agathe Pauline Ravina, de Nervi. Ainsi, l'élément catholique rentra dans la famille Trolliet.



MARIO \*\*\*

\*

\*

\*

Il y avait alors, à Lucens, vallée de la Broye, un vieux pasteur perclus par l'âge et le rhumatisme. Il ne pouvait plus rien faire, sinon d'aller à petits pas s'asseoir sur le vieux banc du jardin. On lui accordait un suffragant, chargé de la besogne pastorale. Charles Trolliet fut désigné. Il partit donc, avec sa jeune femme. Groupé autour de la colline que couronne le château, Lucens ne possède qu'une petite chapelle; l'église paroissiale se trouve plus loin, à Curtilles. Le vieux pasteur habitait la cure et le jeune ménage Trolliet loua, au milieu du village, une petite maison entre cour et jardin. Le rez-de-chaussée était occupé par les propriétaires, d'excellentes gens, avec lesquelles on entretenait des relations quasi familiales. Un petit jardin, aux allées bordées de buis, riait au soleil. Là, dans cette retraite paisible, naquit, le 8 janvier 1831, une fillette aux yeux noirs, comme sa mère. On l'appela Marie.

Après le baptême, qui eut lieu dans la chapelle du château, on apporta l'enfant au vieux pasteur. Selon sa coutume, il donna à la fillette le cadeau qu'il distribuait à tous les nouveaux baptisés, savoir un œuf, un batz et une allumette. Dans la pensée du digne ecclésiastique, l'œuf signifiait : maison pleine, le batz : numéraire abondant, l'allumette : chaleur foyer. Insouciante de l'heureux augure, celle qui en était l'objet fixait ses noires prunelles sur le vieillard, qui la regardait en souriant.

Ainsi pourvue par le doyen, la petite Marie avait encore reçu ce qu'elle nomme quelque part « le cadeau des fées », c'est-à-dire une imagination débordante, un regard vif, l'intuition, qui est la vue intérieure, et le sens des beautés de la nature.

Avec un si riche bagage, elle n'avait guère à redouter la banalité de l'existence, mais avant de réaliser ces trésors, encore latents, Marie Trolliet devait passer par la rude école des expériences et le creuset des désillusions. Il en est de certains trésors comme des pépites; on ne les découvre que si la gangue grossière en a préalablement été brisée à coups de marteau.

La première enfance de Marie s'écoula à Lucens, dans la maisonnette ensoleillée, que vinrent bientôt égayer une sœur, Anna, et un frère, Charles. Le jardinet, aux allées bordées de buis, était rempli des rires et des gambades du trio enfantin, jouant avec Azor, le bon chien. La vie s'écoulait paisiblement. En hiver, quand il faisait beau, des voisins venaient passer quelques heures, le soir, sous la clarté de la lampe à huile. Il n'y avait pas de journaux; on se racontait les cancans du pays, la dernière chasse au loup, les légendes. Ces récits marquèrent leur empreinte dans le cerveau de l'enfant; et l'amour du merveilleux ne tarda pas à s'y développer d'une manière sensible. La petite graine déposée là par de rustiques et anonymes conteurs, se préparait à devenir la plante vivace qui porterait les fleurs éclatantes, dont la plus belle est à coup sûr le volume intitulé: «Le Génie des Alpes valaisannes.»

A Lucens, la fête de Noël coupait la monotonie de l'hiver brumeux. Ce jour-là, on mangeait l'oie traditionnelle, que l'oncle Abram de Chesalles avait apportée dans sa hotte. La grand'mère de Marie, qui habitait Lausanne, avait son anniversaire le 25 mars. Pour célébrer cette date, elle invitait les Trolliet à dîner. On se figure le voyage. Il fallait partir au petit jour, dans quelque char de côté loué pour la circonstance. On avait pris, sans doute, l'oncle et la tante de Moudon; lui, rouge, moustachu, yeux gris et fureteurs, voix de basse-taille; elle, petite, menue, effacée. Chez la grand'mère, on trouvait les deux tantes de Lavaux, vieilles filles engoncées dans



leurs robes de soie, et le beau-frère, notaire à Lausanne, étalant, comme il sied à tout respectable tabellion, gilet et cravate blancs.

Parmi les plus anciens souvenirs de Mario \*\*\*, il faut citer celui de son premier voyage. Mme Trolliet étant malade, on envoya l'enfant à Dompierre, chez de vieux amis. La tante Nanette, une brave voisine, mit dans sa hotte l'enfant, vêtue de rouge !! « Les blés étaient pleins de bleuets, les prés en fleurs sentaient bon; dans les haies, les oiseaux gazouillaient et, tandis que Nanette chantait, la fillette, que cette manière de voyager ravissait, battait, de ses petites mains, les épaules de la pauvre vieille. » « Je sentais mon âme s'éveiller, à cette fête de la nature », raconte plus tard Mario \*\*\*.

Il faut chercher peut-être dans ces premières courses le goût du changement et le besoin d'impressions nouvelles, qui se montrèrent chez Marie Trolliet, aussitôt que les circonstances de sa vie lui permirent de s'expatrier. Peut-être aussi, l'amour qu'elle montra toujours pour les déplacements eut-il sa source dans ses hérédités valaisannes; les déménagements que les ancêtres pratiquèrent durant tant de siècles avaient laissé, sans doute, dans l'âme de leur descendante ultime, un je ne sais quoi d'inquiet et d'ambulateur.

Les années se succédant, il fallut commencer l'école. Mlle Margot, vieille fille au cœur tendre, réunissait les petits dans un bâtiment qui dominait la colline du château. La classe minuscule, où s'entassaient les garçons et les filles capables de marcher seuls, était éclairée par deux fenêtres donnant sur le Jorat. Un alphabet monumental décorait l'une des parois. Dans ce local malsain, où régnait une femme au cœur d'or, Marie Trolliet reçut sa première initiation à la science. Tandis que du canton de Fribourg, tout voisin, arrivaient les sonneries de messes funèbres ou de fêtes catholiques, les enfants ânon-

naient lettres et syllabes. Il ne faut donc pas s'étonner si, plus tard, à chacune de ses pages, Mario \*\*\* fait intervenir la voix des cloches; le souvenir des premières années subsiste toujours.

Mais un feuillet allait se tourner au livre de vie de Mario; le bonheur modeste de Lucens devait prendre fin et la destinée commençait à se montrer austère. Le doyen de Lucens mourut et M. Trolliet fut appelé comme suffragant à Cotterd. Il fallut échanger la vallée de la Broye, aux lignes classiques, pour le panorama riant et intime du Vully. Le séjour n'y fut pas de longue durée; à peine s'il suffit à créer quelques nouvelles impressions. Deux ans plus tard, M. Trolliet était désigné comme suffragant à Huémoz, dans les montagnes d'Ollon. Ce village, composé alors de mazots noircis par le soleil, était habité par des paysans. On y accédait par des sentiers. Il n'y avait pas de cure; le pasteur logeait dans un chalet rustique, où il disposait de trois petites chambres. La paroisse, très étendue, comprenait 7 villages ou hameaux; le plus éloigné, Exergillod, se trouvait déjà dans la vallée des Ormonts. La vie à Huémoz ne ressemblait en rien à celle de Lucens; finies, les longues promenades en plaine; finies aussi les courses en voiture de côté; les pentes abruptes des Alpes ne permettant, dit Mario, « que l'emploi des « chargosses », sortes de petits traîneaux. »

La civilisation n'ayant point encore pénétré si haut, la population appartenait au bon « vieux temps » et se montrait rude, naïve, attachée aux anciennes traditions, mais brave, honnête, laborieuse, fermement affectionnée à sa religion, comme à son pasteur.

Mario avait neuf ans lorsque la mort d'Anna, sa cadette, apporta le deuil au presbytère. La tombe, que les montagnards entourèrent de soins touchants, se voyait, il

y a une vingtaine d'années, contre le mur nord du cimetière.

Quatre ans plus tard, il fallut, de nouveau, se préparer au départ, le père de Marie ayant été nommé au poste de pasteur à Rossinières, vacant à la suite du décès de son vénérable titulaire, M. Henchoz, qui avait consacré sa carrière pastorale à ses combourgeois. Il venait de mourir dans son village natal, au milieu de ses parents et de la génération qu'il avait vue grandir.

Ce séjour à Rossinières marque une phase décisive dans la vie de Marie. Sans compagnes de son âge, privée de sa petite sœur, elle se trouvait à l'étroit « dans un intérieur où il manquait la paix que donne la foi, la sérénité qu'apporte l'espérance ». Car l'idylle paisible vécue jusque là par le ménage Trolliet, avait pris fin; la grand'mère Ravina et son fils, associés à Lausanne pour le commerce des citrons, faisaient de mauvaises affaires. Le pasteur de Rossinières était appelé à payer les dettes, ce qui amenait de pénibles scènes, « dont Mario fut le témoin et qui laissèrent, dans son esprit, une impression ineffaçable. »

Puis la situation empira et la faillite de la mère Ravina amena aussi la ruine totale des Trolliet. On dut se restreindre, supprimer des domestiques, compter sou par sou, s'accoutumer aussi à la gêne. Il fallut, surtout, recueillir Mme Ravina, « femme irascible, sans tact et sans éducation, dont la présence à la cure envenima les rapports des deux époux ». Le bonheur avait déserté le foyer des Trolliet; il n'y devait jamais revenir.

Grande, gauche, affligée d'une insurmontable timidité, Marie demeurait dans l'ombre, observant tout et prêtant aux conversations une oreille attentive. Immobilisée par la contrainte, elle ne se laissait aller à aucune de ces expansions coutumières à l'enfance; le voile de la tristesse mettait déjà son ombre grise sur sa jeune vie. A cet âge où l'on est comme la cire molle, elle acceptait l'empreinte

des soucis et de la douleur; aussi, par réaction, la voyons-nous passionnée du beau, affamée de savoir, pleine d'aspirations ardentes.

Accoutumée au paysage monotone de la vallée de la Broye, où les deux lignes de collines se suivent régulièrement, elle devait éprouver comme une sorte de révélation, à la vue des Alpes. « Les montagnes, dit-elle, excitent notre énergie comme un défi. Elles parlent à notre âme et nous donnent des ailes. Qui les regarde sent fermenter en soi de généreuses pensées, et leur silence tout pénétré de lumière nous soulève plus haut que le ciel, en de brillantes régions. La plaine, coupée de rizières, est plus triste que la steppe. La culture même leur enlève ce charme poétique des lieux incultes et déserts. »

En 1844, elle écrit à ses cousines : « La vue est moins belle ici, à Rossinières, qu'à Huémoz. » Cette remarque d'une fillette de 13 ans montre que le goût de la nature se développe; il se forme comme une sorte de cristallisation de la pensée autour des sujets qui vont devenir prédominants. Pour aider à ce travail du subconscient surviennent les deuils : la mort de la grand'mère Ravina, qui ne laissa guère de regrets, et celle du grand-père Dailens, « dont la perte nous a sensiblement affectés ». D'ailleurs, la révolution de 1845 préoccupe aussi les habitants de la cure, à Rossinières, car la fillette, qui « se réjouit de voir arriver l'été, pour faire des courses, n'ose pourtant pas faire trop de projets par ce temps de troubles, de peur qu'ils ne soient renversés par les graves événements dont nous sommes menacés ».

Marie suit les catéchismes que son père donne aux enfants du village et à ceux de Château-d'œx. Elle passe alors par une crise intérieure et peut-être physique, trahie par les modifications profondes que subit son écriture. D'ailleurs, la paix n'habite point la cure de Rossinières; les scènes violentes continuent à assombrir la vie des

Trolliet; le père acariâtre et la mère souffrante ne sont guère des compagnons de joie pour l'adolescente au seuil de sa destinée.

Enfin, à Corsier, où M. Trolliet vient d'être nommé pasteur, la pauvre Agathe, née Ravina, finit sa triste existence. C'est une perte immense pour Marie. Dans ce cadre nouveau, la jeune fille doit faire le rude apprentissage de la vie et de ses responsabilités. La petite vérole a frappé toute la famille; le père, très atteint, s'est remis juste à temps pour la confirmation des cathécumènes à Vendredi-Saint 1848. A bout de courage, Marie écrit à une de ses cousines : « Tu me témoignes tant d'amitié, et l'amitié est un baume pour le cœur de l'affligé ! Tu sais si bien me comprendre ! Tu connais ma position et la responsabilité qui pèse sur moi ! Je viens de perdre ma tendre mère, une excellente amie ! J'ai besoin de résignation, de dévouement, d'abnégation, pour supporter le plus grand déchirement que l'on puisse avoir en sa vie. »

Puis, la jeunesse reprend ses droits et les préoccupations du ménage la sortent de ses tristes pensées : « Charles a fait de bons examens et s'attend à avoir de jolis prix aux promotions du collège, à Vevey. Il faut songer au dîner de la visite d'église, qui est le gros événement du printemps; après viendra la lessive. »

Une année plus tard, elle continue sa tâche de maîtresse de maison, mais en secret elle pleure toujours sa mère. Le deuil a déjà singulièrement mûri cette âme de 18 ans. C'est à peine si la fête civique la préoccupe; si elle mentionne cette journée, c'est pour déplorer l'accident survenu à une jeune fille de Chardonne, qui a été blessée en passant devant le canon.

A la cure de Corsier, on a pris des pensionnaires; l'une de ces demoiselles donne, en 1850, des leçons de piano à Marie. Charles est au gymnase, à Lausanne, d'où il re-

*X revenir de 4 feuilles en  
arrière. —*

vient une fois par mois, le samedi soir. Le lundi matin, il retourne à pied ou en char, à la capitale.

L'été suivant, la fille du pasteur Trolliet se trouve en pleine phase « mondaine ». Grâce aux charmes de ses vingt ans, elle a attiré l'attention; les jeunes filles en vue de Corsier et de Vevey l'invitent; pas de réception un peu brillante sans que Marie soit au nombre des hôtes. Malgré les apparences, elle se sent dépaysée, au milieu de tout ce luxe. Son caractère, vieilli avant l'âge, ne comprend déjà plus les élans de la jeunesse, et « c'est avec bonheur qu'elle retrouve sa petite chambre solitaire et ses livres ». C'est ici que nous pouvons noter, pour la première fois, ce souhait intime que Mario résumait plus tard en ces mots : « S'il était possible à l'homme d'obtenir ici-bas la réalisation de ses rêves, je demanderais sans hésiter : la solitude avec Dieu, des livres et un ami », souhait qu'elle répétait encore à la fin de sa vie, en supprimant le mot « ami », le remplaçant par celui de « liberté ».

L'ombre du souci continue à endeuiller cette jeune vie; le 1<sup>er</sup> janvier 1854, elle trace ces réflexions, bien mélancoliques pour une personne de 23 ans à peine : « Nous voici arrivés à cette journée, qui rappelle tant de tristes souvenirs, qui nous fait penser au temps où d'autres personnes bien chères nous adressaient de douces paroles et faisaient des vœux pour notre bonheur !... A présent que leurs places sont vides, on sent le besoin de tendre la main à celles qui restent, comme pour les retenir ! Demandons à chaque fleur une goutte de miel, à chaque heure un moment de la vie éternelle. »

D'ailleurs, si elle est triste, il n'en faut point être trop surpris : depuis une dizaine de jours, Charles, le jeune étudiant en médecine, souffre de violentes douleurs à la tête, qui ont nécessité une consultation de trois docteurs. Ceux-ci ont déclaré qu'il faut voir immédiatement un spécialiste à Genève. La veille de Noël, le père et le fils

Trollet sont partis avec le bateau. On peut se figurer les angoisses du trio familial. Par bonheur, on a réussi à trouver un remplaçant pour prêcher le sermon de Noël; et Marie, le cœur bourrelé d'angoisses, est obligée de celer son inquiétude pour recevoir convenablement le prédicateur étranger. Après trois longues journées d'absence, les voyageurs rentrent à Corsier, mais leurs visages soucieux n'apprennent rien de bon à celle qui les attend. Marie pressent, aussitôt, les pires malheurs. Hélas ! la réalité dépasse encore ses appréhensions : à Genève, le docteur a diagnostiqué un mal cancéreux, nécessitant l'ablation d'une partie de la mâchoire supérieure.

« Il a l'intention de s'y soumettre dans quelques jours, écrit sa sœur, quoiqu'il évite de nous en parler et qu'il fasse tout son possible pour se distraire. Nous le laissons libre, car si après l'opération la maladie reparaisait, nous aurions trop de reproches à nous faire. Notre position est affreuse, et nous avons plus besoin que jamais de force, de courage, de résignation. Heureux ceux qui ne voient pas les choses que nous voyons ! Nous reconnaissons maintenant que tout ce que Dieu fait est pour le bien, car si maman vivait encore, elle mourrait de chagrin. Il ne faut pas trop pleurer ceux qui meurent..... »

Les jours passent; Charles a voulu jouir encore des fêtes de l'An. Vers la fin du mois, quand il se décide à tenter l'opération, il est trop tard; le mal a fait des progrès considérables. Pour soulager le malade, on emploie des calmants, mais ce n'est qu'un palliatif; le cancer augmente. L'enflure emplit la bouche, empêchant le passage de la nourriture. C'est à grand'peine que le pauvre garçon avale un peu de lait. Pourtant, il s'illusionne encore, espérant une guérison prochaine; sa sœur doit lui cacher ses larmes et montrer un visage souriant. On espère un peu l'arrivée d'un magnétiseur italien, qui endormirait le malade et permettrait ainsi l'opération; l'attente est vaine :

il faut se préparer au départ. Encore quelques mois de souffrances; des nuits fiévreuses, où il faut essayer les transpirations abondantes qui affaiblissent le patient; les heures angoissantes, où Marie s'efforce de calmer l'agitation du pauvre cancéreux. Quand l'été radieux remplit de sa clarté le beau paysage de Corsier, quand les fleurs du jardin s'épanouissent dans l'aube fraîche, Charles Trolliet ferme les yeux, laissant un vieux père débile et aigri par la vie et une sœur qui, déjà, s'appliquait à répéter : « Sachons tenir haut les cœurs et, si nous sommes appelés à passer par les afflictions, qu'elles nous soient une leçon à ne pas mettre notre affection dans les choses passagères, mais plutôt à travailler en vue de celles qui subsistent éternellement. »

Quand l'automne arrive, M. Trolliet, très éprouvé par son nouveau deuil, commence à souffrir de violentes migraines, qui l'obligent à rester au lit plusieurs jours de suite. Sa fille croit que « l'humidité et le froid ne lui conviennent pas ». C'est la première fois que les questions de météorologie préoccupent Marie; dès lors, nous les verrons revenir toujours plus fréquemment sous la plume de cette fille du Midi, égarée dans les brumes du Nord. Le besoin de lumière et de couleur s'exaspère chez elle, à mesure que les tristesses et les deuils mettent leur grisaille terne sur sa vie. Il lui faut la réaction violente et visible du cadre pour lutter contre le dépouillement intérieur. L'approche de l'hiver l'effraie; il lui semble que « le deuil de la nature se répand dans son cœur ». Elle se sent vieillie moralement et se fait violence pour vaquer à ses devoirs domestiques. Ils sont nombreux, d'ailleurs, car, outre les pensionnaires, il faut encore héberger un jeune suffragant. M. Trolliet, toujours plus souffrant, ne peut plus guère sortir. A peine si ses pieds enflés lui permettent quelques lentes promenades au jardin. Empressée à le soigner, préoccupée du confort de ses hôtes, ou-



blieuse d'elle-même, souriante avec tous, vive et active, personne ne pourrait soupçonner les luttes intimes de Marie; mais, quand elle est retirée dans sa chambre, sa plume trace des réflexions désolées : « Bien souvent, je reporte mes regards en arrière, vers le temps où, jeunes filles, nous formions des projets d'avenir et où la vie nous paraissait couleur de rose. Ces temps sont bien éloignés; nous avons dû boire à la source d'amertume. Nous n'avons point été épargnés et notre cercle de famille a bien diminué en quelques années. Courage ! la vie est courte ! Je suis devenue tellement vieille, que je ne suis plus bonne qu'à mettre au vieux fer. »

Elle a raison de répéter le mot : « courage », car la mort ne tarde pas à franchir encore une fois le seuil de la cure. En 1862, M. Trolliet est couché au cimetière de Corsier, où sont déjà sa femme et son fils. Maintenant Marie, seule au monde, sans ressources suffisantes, est obligée de gagner sa vie. Elle cherche une situation à Berlin, dans la famille du banquier Worschauer, où elle enseigne le français aux enfants et aux neveux de la famille.

La vie, ici, ne ressemble guère à l'existence modeste de la cure vaudoise; voitures, chevaux, nombreuse valetaille, remplissent la maison. Une étiquette froide règle les rapports entre Marie et les divers membres de la famille. Pourtant, l'hygiène bien entendue, le changement de milieu et la distraction exercent une heureuse influence sur sa santé. Une photographie, prise à ce moment, montre une figure peu régulière, mais attirante, avec une bouche douloureuse, un menton volontaire et des yeux noirs, étrangement mystiques et rêveurs.

Le séjour à Berlin marque un tournant décisif dans la vie de Marie Trolliet; sa conversation un peu prêchuese, son horizon resserré, vont se modifier complètement. Le confort, l'absence de soucis matériels et, surtout, des voyages fréquents, feront surgir des qualités latentes et

insoupçonnées. La vivacité et l'imagination naturelles, étouffées jusqu'ici par une existence mesquine et austère, que le deuil a rendue encore plus terne, se libèrent enfin des entraves que leur ont fait trop longtemps subir une éducation sévère et les obligations sociales. De la chrysalide terne sortira le papillon aux ailes éclatantes, voletant pour choisir la plus brillante fleur.

Le premier indice d'une telle métamorphose est visible en 1863. Marie se trouve alors à Ischl (Tyrol), où elle passe quelques semaines avec la famille Worschauer. En chemin, on s'est arrêté à Dresde, à Vienne et sur les bords du Danube. La jeune institutrice observe les scènes de mœurs et note les détails typiques. Elle remarque surtout les couleurs, qui sont comme les « états d'âme » du paysage. Impressionniste sans le savoir, elle raconte ce qui la frappe; la vue des lacs tyroliens lui donne l'occasion de comparer leur teinte verte avec les eaux azurées du Léman. Elle décrit également les costumes variés des hommes et le casque doré des femmes, c'est-à-dire ce qui brille et attire l'œil.

Cependant, l'oasis doit prendre fin; cette existence tourmentée, incessamment à la poursuite du mieux, a besoin d'autre chose. D'ailleurs, la nostalgie des montagnes et du sol natal la ramènent en Suisse, où nous la retrouvons en 1867 à Aigle. Elle remplit, à l'hôtel Beau-Site, les fonctions de lectrice, ou plutôt de garde-malade, auprès d'une grande dame russe, la princesse Galitzine, atteinte d'une incurable aliénation mentale. Ce n'est point une tâche facile que de soigner une vieille folle, kleptomane, qui vole dans tous les magasins de la ville. A Aigle, où chacun connaît sa manie, on la supporte, mais à la condition que sa surveillante aille rendre aussitôt, à leurs propriétaires, les objets dérobés. On ne sort qu'en voiture fermée, et cette réclusion pèse à la fille de l'Alpe, accoutumée, pendant sa jeunesse, aux libres espaces de

Rossinières. Ces dames occupent, à l'hôtel, un étage, où il faut subir le tapage incessant de la princesse, ses sifflets, ses tambours et ses propos incohérents. « Impossible, écrit Marie Trolliet, d'écrire un moment sans être interrompu. On vit, on meurt, on se marie, sans que j'en sache rien », car personne n'est reçu auprès de la pauvre folle. Cependant, grâce à un tempérament extra sensible, Marie pressent des événements graves. Il lui semble « qu'un voile de tristesse pèse sur les fronts. Il y a comme un malaise dans toutes les classes ». L'ombre de la guerre prochaine plane déjà sur son âme de sensitive. Malgré ces pressentiments, elle conquiert peu à peu le calme, avec la possession d'elle-même. Les révoltes juvéniles ont passé, laissant, avec leur trace, une riche moisson d'expériences et de certitudes. De chez le docteur Vouga, à Neuchâtel, où elle fait un séjour avec sa malade, elle écrit : « Je sais maintenant que la souffrance passée est l'étude nécessaire sans laquelle on ne peut se dévouer utilement, ni donner le bonheur à ceux que la vie place sur notre chemin. »

Un séjour à Louèche la rend attentive aux maladies des autres et, de concert avec le curé, elle collecte des fonds destinés à faciliter la cure de bains à tous les nécessiteux atteints d'affections cutanées. Ce premier séjour au Valais l'enchanté; la beauté du pays, le soleil généreux, les amis accueillants, le curé à l'esprit tolérant, lui laissent le désir profond de retourner là-bas aussitôt que possible. « Il y a des affinités auxquelles on ne saurait échapper ! écrit-elle plus tard. Elle ne pouvait résister à cette emprise de la terre ancestrale, si proche de l'Italie, où était née Agathe Ravina, si parfumée de l'encens des oratoires et vibrante des sonneries de vêpres ou d'angelus. D'ailleurs, rien ne la retient au canton de Vaud, si ce n'est une pauvre folle, qui va déclinant. A Rossinières, les amis ont disparu; à Daillens, oncles et tantes reposent au cimetière. Les souvenirs qui demeurent à Corsier sont

si tristes, que Marie n'a aucune envie d'y retourner. Des tombes fraîches, pompeusement ornées, semblent dédaigner les deux tertres à moitié incultes où dorment le père et le fils Trolliet, et la cure a subi tant de transformations, qu'on n'y reconnaît plus le cher « home » d'autrefois. A quoi bon remuer des cendres inutiles ? D'ailleurs, le vent tiède qui vient du Valais semble dire : « Fille de nos montagnes, que fais-tu là-bas ?... A quoi bon te rattacher à un sol où tu n'as que des tombes ? Viens à nous ! Tu trouveras ici l'esprit de ta race, qui t'attend ; et la tradition, fleur exquise de la poésie bagnarde, couronnera ton front lassé. Viens à nous ! »

Il ne faut donc pas s'étonner si, à la mort de la princesse Galitzine, on voit Marie Trolliet abandonner le canton de Vaud et aller s'établir à Sierre. Cette petite ville, au cachet très italien, avait alors encore tout son caractère local et pittoresque. Dans les rues étroites, on voyait circuler les Anniviardes, en costume national, et l'écho renvoyait des patois saugrenus, aux assonances mélodieuses, qui font deviner le Midi, tout proche. Entre les arcades, le ciel a, déjà, cette couleur foncée qu'on ne connaît pas chez nous et les vieux restes de donjons et de tours qui couronnent chaque mamelon, parlent des luttes moyen-âgeuses entre les dizains. Nul endroit ne convenait mieux à la personnalité de Marie Trolliet. Pareille à la petite cité qui est, à la fois, italienne, française et allemande, la fille du pasteur de Corsier portait, en ses veines, un sang où bouillonnait l'impétuosité du Midi ; mais elle avait, en outre, le cerveau méthodique où se complait la concision latine et une âme rêveuse, tournée vers le mysticisme germanique. Jusqu'ici, ce dernier élément, celui du Nord, avait prévalu ; maintenant, il devait céder la place aux hérédités maternelles et ancestrales du val de Bagnes. Evolution heureuse, à coup sûr,

puisque Marie allait saisir la plume de l'écrivain et livrer au public tant de pages charmantes sur le Valais.

Mais là encore, il fallait une initiation. Marie Trolliet la reçut en gagnant sa vie. En 1870, elle est à l'hôtel Beger, occupée à donner des leçons de français et à remplir la place de secrétaire. Il se trouve là un certain nombre de Français, que la guerre a chassés de leur pays et avec qui Marie se lie d'amitié, en attendant de faire avec eux, plus tard, le pèlerinage en Terre-Sainte. Le soir, on travaille pour les blessés, et le dimanche on se retrouve aux offices, que Marie suit assidûment. Bien vite, elle devient l'âme de la paroisse et s'ingénie à secourir les 60 internés français en organisant une tombola. Rien ne lui coûte, quand il s'agit de venir en aide aux pauvres, et elle quête chez ses amis du canton de Vaud.

Cependant, le souci du pain quotidien la tenaille; il n'y a pas suffisamment de travail à Sierre; aussi, en 1871, elle accepte une invitation à Mendrisio, chez ses amis Pasta, propriétaires d'hôtel. Elle espère y trouver des élèves et de nouvelles occupations. L'arrivée au Tessin est, pour la fille d'Agathe Ravina, une vraie révélation : l'enfant a retrouvé son foyer. Toutes les hérédités maternelles s'éveillent quand elle entend :

Il sibilo del vento e della fronde,  
 Il dolce sussurar, il picciol flutto  
 Che va del lago a caressar le sponde...<sup>1</sup>

Sans exagération, elle peut ajouter : « Tutto m'inebria, mi lusinga tutto ! » (Tout m'enchanté, tout me caresse !) « Parlez-moi, dit-elle, de ces contrées qui réjouissent le regard, où la poésie est fille du sol, où le cœur sent comme il n'a jamais senti, où dans le même

<sup>1</sup> Le bruit du vent et, dans les feuilles,  
 Le bruissement léger...

La petite vague qui, du lac, vient caresser la rive !....

cadre se trouvent réunis, sans que rien sente la règle ou la convention, tout un ensemble harmonieux et complet : richesses des teintes, audaces des contrastes, grandeur des lignes, charme des détails, variété des aspects. »

Arrivée à la frontière, elle s'écrie, en un élan de lyrisme : « Je te salue, ô terre d'Italie ! Tes harmonies font bondir mon cœur ! » Pareille à la source emprisonnée sous la glace, que le rayon de soleil délivre de sa captivité bénévole, les chaudes effluves du Midi ont eu raison de la tristesse passée; désormais, pour l'austère fille de pasteur, va commencer une vie colorée, bien remplie, où toutes ses facultés naturelles seront mises en valeur. De loin en loin, le passé reviendra assombrir l'éclat de l'heure et la crainte du cancer paralysera, sans doute, certaines exubérances joyeuses; mais, malgré ces passagères faillites de la volonté, on peut dire, avec le poète romand, que « l'oiseau a trouvé sa branche ».

Arrivée à Mendrisio le 1<sup>er</sup> juillet, elle y reste une année, retenue par ses élèves, « filles studieuses », et conquise par cette nature si belle, par ce peuple si intelligent et si bon ». Les cérémonies catholiques plaisent à sa fantaisie d'artiste et les sonneries de cloches sont « mélodies si douces, qu'en les entendant on se sent porté à prier Dieu et à demander sa bénédiction ». Puis, le voisinage de l'Italie l'attire; Rome n'est pas loin; elle aimerait voir la ville éternelle. Peu à peu, le catholicisme s'insinue en cette âme assoiffée d'extase et d'adoration; le souvenir des oraisons que Mme Trolliet adressait, jadis, à la Madone revient, obsédant et journalier. Il ne quittera plus, dès lors, Mario \*\*\*.

Le mois de juillet 1872 la retrouve à Sierré, où ses yeux, accoutumés aux magnificences du Midi, ne peuvent se contenter des grisailles du Valais. L'automne la ramène à Mendrisio, où elle retrouve ses élèves. A ce moment, elle se voue résolument à la littérature et essaie son

style. Il ne se créa point tout seul; en feuilletant les pa-perasses de Mario \*\*\*, on est confondu de voir la somme de travail que lui coûtèrent ses descriptions. Sur les plus menus morceaux de papier, bandes de journaux, bulletins de vote, etc., elle copiait les phrases qui lui paraissaient caractéristiques, soulignant les adjectifs sonores et notant tous les détails qui pouvaient intéresser les lecteurs. En outre, elle recueillait les pensées d'auteurs divers et se formait, de la sorte, un riche trésor, où puiser en toute occasion.

Ainsi documentée, elle entra, en 1873, comme institutrice dans un pensionnat anglais, à Lausanne. Cette vie de caserne, soumise à une rigide discipline, avec des élèves accoutumées à considérer leurs maîtresses comme des êtres inférieurs, froissa tous les sentiments de dignité et d'indépendance de Mario \*\*\*. La sachant occupée, ses amis n'osent aller la voir; aussi, pour peupler sa grande solitude intellectuelle et morale, se confine-t-elle dans les livres. Plus que jamais, ils deviennent sa sauvegarde et son précieux recours. Elle s'absorbe dans l'étude et lui consacre toutes ses heures de liberté. Ainsi, elle peut supporter de vivre deux ans à Lausanne, « cette ville qui n'est pas plus triste en hiver qu'en été, où l'on s'ennuie toute l'année ».

En 1875, n'y tenant plus, elle quitte le pensionnat et retourne à Sierre, où elle doit soigner sa santé, mise à l'épreuve au pensionnat de Haute-Combe, à cause de la tension d'esprit continuelle.

En automne, faisant une course au mont Cervin, elle passe en Italie, et réalise un de ses plus chers projets en se rendant à Rome. Elle y reste quatre mois, en compagnie d'une amie, et jouit pleinement de cette période. Tout l'enchanté : le climat, les églises, les musées, le Vatican. « On vit ici au milieu de la beauté », s'écrie-t-elle. Comme Mme Imhof, sa compagne, est reçue par le pape, notre

fille de pasteur désire en faire autant. Les fêtes pascales la surprennent, occupée à prendre des notes et à courir d'une basilique à l'autre. Elle ne rentrera point au pays sans avoir bourré son portefeuille de documents auxquels elle viendra s'adresser, plus tard, pour la rédaction de ses articles. Elle ne quittera pas non plus l'Italie sans avoir été en pèlerinage à Nervi, près de Gênes, le pays de sa mère. Que d'anciens récits lui seront remontés à la mémoire, en parcourant cette campagne où Agathe Ravina se promenait, jadis, s'agenouillant auprès de chaque oratoire ! Les musées italiens et leurs chefs-d'œuvre ne lui ont pas fait une impression aussi vive que les pompes du culte catholique. Ce qui parlait à une âme si profondément mystique, c'était bien plutôt l'ombre mystérieuse des basiliques, les ors des voûtes, le chant des hymnes pascales à la Sixtine, l'envoûtement que fait subir la musique des vieux maîtres... « On voudrait l'entendre au lit de mort, comme un avant-goût du ciel ! » dit-elle.

Aussi, le départ fut-il pénible. « Il me semblait qu'on m'arrachait l'âme. C'était comme si je disais adieu à une véritable patrie. Rome, qui me laisse des souvenirs pour le reste de mes jours, remplace tout et suffit à tous les besoins. Puissé-je la revoir ! Tel est le désir que mon cœur répète ! »

A peine de retour à Sierre, Mario \*\*\* utilisa ses notes de voyage pour rédiger des articles qu'elle envoya à diverses revues, notamment à la *Gazette du Valais*, à Sion. Derrière le pseudonyme qui signait ces pages enthousiastes, les lecteurs clairvoyants ne tardèrent pas à reconnaître la secrétaire de l'hôtel Beeger. Mais le spleen du Midi tenaille celle qui en a goûté si bien tout le charme et, à peine l'été de 1876 a-t-il atténué ses chaleurs dans les brumes d'arrière-saison, qu'elle revient à Mendrisio. Malheureusement, les élèves diminuent et manquent d'entrain; il faut vivre quand même, et la bourse devient lé-



gère. Le travail intellectuel ne rapporte pas lourd et les revues payent peu leur correspondante, qui continue à leur adresser des collaborations suivies. Seulement, ces pages si colorées, où le mysticisme s'allie à l'enthousiasme pour dépeindre le charme des paysages et la beauté des cathédrales, allaient éveiller l'attention des éditeurs. La maison Benziger, à Einsiedlen, demanda à Mario \*\*\* d'accepter, pour son compte, une place de reporter dans un pèlerinage en Terre-Sainte. Cette offre inespérée réalisait le désir le plus ardent de l'écrivain. Si souvent, déjà, « son rêve avait fait miroiter à ses yeux les mystérieux panoramas du désert, les perspectives baignées de soleil où passent, conduites par des hommes en turbans, les interminables caravanes ! L'Orient, enfin, avec ses minarets, ses palmiers et ses flots bleus ! »

Le pèlerinage, dont faisaient partie des Français et des Frères, qui demeurèrent toujours en relations avec Mario \*\*\*, aborda à Beyrouth et se rendit à Jérusalem. Il est aisé de se figurer l'émotion de notre Bagnarde, quand elle parcourut la Voie douloureuse et les lieux saints. A chaque pas, elle note des impressions nouvelles. Dans la cour du couvent latin, le 6 mai 1878, elle harnache, de bonne heure, son mulet, tandis que le Frère Bernardin se tient sur le seuil. De là, elle va se rendre à Nazareth, à Capernaüm, à Tibériade; puis, en bateau aux voiles rouges, sur cette mer de Génézareth, qui vit, autrefois, le Maître...

A grandes chevauchées, dans le silence des heures matinales, elle parcourt ce pays, qui l'impressionne à cause de la solennité des souvenirs religieux, et aussi par la beauté du ciel et de la végétation. « Chaque étape de ce voyage est pour moi, dit-elle, comme une nouvelle page de la Révélation. » Elle rentra en Europe « avec la volonté bien arrêtée de revoir cette terre millénaire où la Parole s'est faite chair ».

Les articles envoyés par le reporter eurent du succès et lui attirèrent la considération du monde catholique, car un peu plus tard, en août, l'Œuvre des pèlerinages en Terre-Sainte lui écrivait de Paris pour la prier de livrer au public ses expériences, comme voyageuse : « Ce sera, disait-on, le meilleur encouragement à donner à notre œuvre qui ne peut, du reste, que beaucoup profiter de vos observations et de vos bons conseils. »

Ce voyage pousse, toujours davantage, l'esprit de Mario vers le catholicisme. Ses amis le savent et lui suggèrent, tout doucement, de faire le dernier pas. Une sœur dominicaine, avec qui elle correspond fréquemment, lui écrit, à Noël 1878 : « Oh ! si je pouvais espérer pour vous la grande grâce ! Si je pouvais saluer cette année 1879 comme celle où tous les voiles tomberont, où il n'y aura plus rien d'obscur entre votre âme et Dieu ! »

Ces souhaits tombent dans une terre bien préparée, car celle qui en est l'objet vient de retourner en Italie, où sa dévotion ne fait que s'accroître, au contact de la religiosité romaine.

En 1880, un second voyage, à l'occasion des fêtes de Pâques, la ramène à Jérusalem. Les pèlerins y étant nombreux, cette année-là, elle eut ainsi l'occasion d'observer les types divers qui, de tous les points du globe, affluent dans la Ville Sainte.

Le 18 avril, le secrétaire du couvent San Salvator, à Jérusalem, lui délivrait le parchemin attestant sa visite à tous les lieux saints. Ce parchemin était, pour la voyageuse, plus qu'un titre de noblesse. Un nouvel itinéraire lui fit prendre, au retour, la voie de Constantinople. Elle poussa jusqu'à Kanak d'Asie, à l'entrée de la mer Noire, rassasiant ses yeux des splendeurs qu'étale le Bosphore, sur l'une et l'autre de ses rives.

Ces impressions de voyage parurent d'abord dans la

*Revue de la Suisse catholique* et plus tard en feuilleton dans la *Gazette du Valais*.

M. Francis Charme, avec qui elle a fait ce dernier pèlerinage, ayant envoyé à la *Gazette de Lausanne* une relation de « Voyage en Terre-Sainte », dans laquelle il émettait quelques critiques, Mario prend sa meilleure plume pour lui répondre. Elle n'admet pas que l'on touche aux lieux saints. Seulement, sa réfutation est si vive, que la Rédaction de la *Gazette* ne l'admet point et lui répond : « Vous soupçonnez M. Charmes de vouloir faire une caricature de la Palestine... Vous comprendrez aisément qu'il ne serait pas fort aimable, de la part de la *Gazette*, de traiter ainsi un auteur aimé, connu et respecté. »

A mesure que Mario sent pousser ses ailes, elle devient combattive. Grâce à une existence indépendante, la virilité de son caractère s'affirme davantage. Les obligations qu'impose la vie d'hôtel lui deviennent insupportables; la table d'hôte, elle-même, avec ses menus bien ordonnés, lui cause des gastrites. A cette solitaire, si farouchement éprise de liberté, il fallait le « home » tranquille, où l'on peut caser à son gré habitudes et reliques familiales, où l'on est maître, enfin, d'égrener comme il plaît à la fantaisie le chapelet des heures journalières. Du reste, la vie à l'hôtel n'était point favorable aux travaux littéraires. Il fallait s'installer ailleurs.

Après quelques recherches, Mario trouve un appartement à Sierre, dans la maison de Courten, à l'angle de la place. Elle fait venir meubles et caisses remisés chez ses parents, à Daillens, et s'installe dans deux chambres et une cuisine. Le déballage est une réelle torture; il faut toucher à ces objets, qui rappellent tant de souvenirs doux et tristes ! A les revoir, tout le passé s'évoque ! Pourtant Mario s'accoutume assez vite; cette déracinée est heureuse de reprendre pied et d'avoir un foyer bien à

elle; quand on a dépassé la cinquantaine, il est temps de s'arrêter et de respirer paisiblement. Elle organise sa vie d'une manière pratique, qui contraste avec ses enthousiasmes subits et les envolées de son imagination. Levée très tôt, Mario allume sa petite lampe et vaque minutieusement aux soins de son ménage. La sonnerie de la messe matinale l'appelle à la fenêtre. « Il fait clair, les cimes diamantées se baignent dans l'éther, tandis que le soleil, à son lever, encore caché derrière les sapins, touche l'une après l'autre toutes les sommités de ce cirque immense et les colore du plus pur éclat. On se sent face à face avec Dieu. »

Après une promenade hygiénique et un souper hâtif, Mario ferme sa porte et se met au travail littéraire. C'est le bon moment de la journée. Seule avec ses pensées et son imagination, elle oublie le passé austère, les deuils, les désillusions, et ne voit plus que son rêve de beauté.

« On n'est pas né en solitaire, dit-elle, on n'a pas été élevé au pied de la Croix, à l'abri de l'esprit du siècle, pour penser et sentir comme ceux qui sont emportés par le tourbillon des affaires et des plaisirs. Quand on a vécu en face des œuvres de Dieu, des glaciers et de leurs neiges éternelles, le regard s'élève encore plus haut, plus haut que le ciel bleu, plus haut que les nuages, dans les profondeurs des abîmes célestes, pour y chercher un reflet de l'amour sans fin. »

Malgré son enthousiasme pour le Midi, Mario aime cependant le Valais au dessus de tout; l'emprise de la race parle plus haut que les emballements de l'artiste. « Du Valais, dit-elle, il s'échappe une sorte d'atmosphère claustrale, je ne sais quel souffle antique, je ne sais quel parfum suranné, qui vous saisit d'une impression étrange. Dans le grand calme de ce sol immuable, dans l'aridité de ces solitudes, il y a quelque chose qui déplaît à l'habitant des cités. « Pauvreté ! » disent-ils, en détournant la

tête. Nous autres, gens du pays, nous entendons de beaux concerts. » Par là, elle désignait, sans doute, les accents de la poésie intime qui se dégage des torrents, qui roule impétueuse le long des pentes, qui passe avec le vent dans les grandes sapinières, avec les avalanches, meurtrières de chalets et de rochers.

Maintenant, Mario collabore à la *Gazette du Valais*, au *Journal de Loèche*, à la *Bibliothèque populaire de la Suisse romande*, à l'*Ecole primaire*, à la *Revue catholique* et à dix autres publications. Les « Souvenirs de Terre-Sainte », si vivants et si chaudement colorés, lui valent des propositions avantageuses d'éditeurs. Sa vie est remplie et joyeuse. Elle visite les recoins perdus, afin de s'y créer de nouvelles impressions, causer avec les vieux, et recueille les traditions. Désireuse de connaître sa vallée d'origine, elle monte à Châble, pour s'accorder « la jouissance de fouler le sol où les ancêtres ont vécu, où ils sont morts, où ils ont dormi, sous leurs petites croix ». Dans ce « pays de foi », elle éprouve les « douces émotions que donnent les antiques vertus » et aspire, avec volupté, « ce parfum des choses d'autrefois qui vous ragaillardit et vous grise, comme l'haleine embaumée des sapins et les bouffées plus âpres du souffle des glaciers ».

Outre ses travaux littéraires, Mario s'occupe des pauvres de Sierre et cherche à fonder un asile, auquel elle intéresse ses amis vaudois. Le curé l'entoure beaucoup et lui amène des collègues. Le dimanche après-midi, ces messieurs causent, en buvant du moka, toujours exquis, chez Mario, et en fumant, avec elle, de nombreuses cigarettes. Tout doucement, on fait le procès du calvinisme. On veut ramener Mario à la foi des ancêtres. Le Père Léon, un ancien compagnon de pèlerinage, lui écrit : « A quoi en êtes-vous ? Je pense à vous deux fois par jour, à ma prière du matin et du soir, avec l'intérêt vif que je porte à votre bonheur en ce monde et au salut de votre

âme dans l'autre. N'attendez pas plus longtemps; vous avez trop de lumières pour en rester là. Il ne vous manque qu'un acte de volonté. C'est, il me semble, le sacrifice et l'effort que Dieu vous demande; faites-le et vous verrez aussitôt vos doutes se dissiper comme des ombres. D'ailleurs, vous ne pouvez rester toujours ainsi : vous n'êtes plus protestante, pas encore catholique. Un rien vous sépare de l'Eglise; mais ce rien, c'est tout, tant qu'il subsiste. »

Les sollicitations viennent de plus haut encore et un cardinal lui écrit ces mots significatifs : « Comme nous bénirons Dieu ensemble, ma chère enfant, lorsque sa grâce aura ramené, au milieu du bercail, la « petite brebis » égarée »; car elle ne se contentera pas toujours, cette pauvre chère brebis, d'entendre les appels du divin Pasteur, sans s'approcher de lui. »

La question religieuse préoccupe si fort Mario que, malgré sa grande réserve naturelle, ses correspondants la devinent. L'un d'eux, directeur d'un grand institut protestant, cherche à la tranquilliser : « Quand on a l'assurance du salut, lui dit-il, les Eglises peuvent être utiles; je dis plus : elles sont nécessaires, mais on se sent attaché à une vérité plus haute, à Christ, qui les domine toutes et dont le corps n'est pas telle ou telle église, mais l'ensemble des croyants. Quand on possède la seule chose nécessaire, on n'a plus guère de raison de quitter son Eglise pour entrer dans une autre. Il est vrai que l'une peut, mieux que l'autre, répondre à vos besoins particuliers; mais dans ce cas, c'est une affaire de nuance, plutôt que de conscience. »

On pourrait se demander si l'idée du mariage n'entra jamais dans l'esprit de cette passionnée à la chasse au bonheur. Rien dans sa correspondance ni dans ses actes ne le laisse supposer. Durant la période où les jeunes filles se plaisent à rêver, elle était trop absorbée par les

maladies et les deuils qui assombrirent son foyer. Plus tard vinrent des demandes en mariage, qu'elle repoussa. Installée à Sierre, et se suffisant à elle-même à tous les points de vue, il est peu probable qu'elle caressa des projets matrimoniaux.

« Un mari ! lui écrit une de ses vieilles amies. Mais, qu'en feriez-vous ? Ce serait un objet de luxe, dont vous devriez payer l'impôt comme d'une voiture à ressorts ou d'un chien de race. Un mari ne ferait que vous entraver. Je sais bien que les mauvaises langues diront : « Ils sont trop verts !... » Pas si verts que cela ! On peut toujours en attraper un, si l'on n'a pas d'opinion sur la nuance, mais je suis convaincue que beaucoup de femmes mariées changeraient volontiers leur sort contre celui de la vieille fille qui a su se créer une famille en adoptant ceux qui ont besoin de secours. »

D'ailleurs, le caractère viril de Mario s'arrangeait fort bien de cette existence solitaire; et sa sensibilité naturelle trouvait à se satisfaire dans les extases mystiques, les pompes du culte catholique et dans l'admiration de la nature. On pressent déjà son affection très spéciale pour les saints dont elle étudie la vie, « qui ont aimé la croix et qui l'ont portée avec joie ». Comme eux, elle veut donner à Dieu seul cet amour, dont les créatures ne sont pas dignes. » C'est ici la seule allusion que Mario fasse aux affections terrestres. On y devine un vague regret, bien vite étouffé par les aspirations purement mystiques.

Son activité littéraire augmente; à peine un article est-il terminé qu'il en faut recommencer un autre. « Ce besoin d'occuper mon imagination et de barbouiller du papier est, tout à la fois, une fatigue et une grande distraction. Il m'empêche de me replier sur moi-même », avoue-t-elle. Puis elle devient presque célèbre. « Le jour de la fête patronale (1883), cinq curés ont demandé à me voir. C'est un peu tard. A mon âge, le succès ne grise plus; on le

prend pour ce qu'il vaut : un peu de fumée, dont on ne verra bientôt plus rien. Si, dans ma triste jeunesse, j'avais pu donner libre carrière à mes dons intellectuels, j'aurais donné quelque chose... »

En quoi elle se trompe, car elle avait besoin, justement, de la maturité, fruit de toutes les épreuves passées. Du reste, elle ne parvient pas, du premier coup, à la possession d'un style personnel. Il lui fallait un travail acharné pour agencer les phrases, les émonder de toutes leurs boursoufflures et de leurs innombrables adjectifs. Si l'on dit avec raison que « le style, c'est l'homme », celui de Mario montra, surtout dans les débuts, une nature essentiellement méridionale, pour qui la couleur et l'assonance du verbe sont choses essentielles. Occupée à enjoliver le cadre, elle délaissait presque le reste, c'est-à-dire le côté psychologique du tableau. Aussi, comprend-on fort bien les remarques d'Eugène Rambert, en décembre 1885; il écrit à une amie de Mario, qui lui avait envoyé « Vercorin », la dernière esquisse de celle-ci :

« Votre Vercorin avait piqué ma curiosité. Je lui avais trouvé le goût si bon, que je ne l'avais pas lâché avant d'avoir lu, séance tenante, tout le premier article. Cela charme, parce qu'il est charmant. Cela est vu par des yeux qui savent s'ouvrir et qui ont de la lumière dans la prunelle. C'est un œil de femme et un œil d'écrivain. Si l'écrivain est en défaut, parfois, cela tient, je pense, à quelque inexpérience de ce qui, dans cet art, tient du métier. Mais qu'est-ce, en comparaison de tant de jolies descriptions, prises sur le vif, et qu'anime un sentiment si juste du pittoresque dans la réalité ? Si vous voulez toute mon opinion, je vous dirai qu'il n'y a pas beaucoup de pages, dans notre littérature descriptive, qui vaille celles que l'auteur a consacrées aux habitudes nomades des montagnards d'Anniviers, à leurs déménagements de village à village, à la fête de St-Boniface, au départ des



moutons, à Painsec, etc., etc. Ces épisodes et nombre d'autres traits descriptifs sont d'un artiste né; d'un artiste et d'un grand cœur ! Sur ce, adieu et croyez-moi votre dévoué  
Eugène RAMBERT. »

Après un nouveau séjour à Mendrisio, où elle écrit les *Horizons lointains*, souvenirs de ses voyages en Orient, elle revient à Sierre, où l'attendent de nouvelles demandes. Un groupe de jeunes gens désire fonder, à l'instar du *Monde Illustré*, une revue qui doit être la *Suisse romande*; ils se sont déjà assuré la collaboration artistique de MM. Eugène Burnand, Bachelin, Dunki, Viollier. Reste le texte. « Nous savons, Mademoiselle, disent-ils, que vous avez écrit dans plusieurs revues, qui ont été appréciées. Consentiriez-vous à nous fournir aussi des articles ? » A ce moment, une nouvelle : « Pétronille », parue dans la *Gazette de Lausanne* et une « Histoire de contrebandiers », insérée dans la *Bibliothèque populaire*, lui valent de nombreuses félicitations.

Absorbée par ses besognes littéraires et cloîtrée chez elle, Mario devient nerveuse. Un accroc à son programme journalier la met hors des gonds et déjà le 13 décembre, on la devine inquiète à la pensée des cinq visites qu'elle doit rendre le jour de l'An.

« Il me faut la solitude et les voyages. », dit-elle. Aussi la voit-on à dos de mulet ou à pied dans toutes les vallées transversales, à la table d'hôte de Vissoie, sur les hauteurs de Zinal, au glacier du Rhône, où elle baigne son front brûlant. Elle rêve près des pauvres mazots, à Ferden, zigzague par le chemin de Salvan, se terre, pour deux étés, chez l'excellent curé de Fins-Hauts<sup>11)</sup> et suit, attentive, la cérémonie des Rogations, à St-Maurice. Pareille à ces papillons qui, pressentant leur vie éphémère, volètent sans un arrêt d'une fleur à l'autre, Mario s'en va aussi, d'une ruine à une autre, notant ce qui la frappe et écrivant sans relâche.

11) M<sup>s</sup> Jean-Pierre Decaillet. - en 1888.  
et 1889.

Déjà, sa santé n'est plus aussi brillante; en 1886, des abcès gagnent tous les doigts de la main droite et envahissent aussi la gauche. Les yeux eux-mêmes sont pris. Le souvenir de son frère cancéreux l'inquiète. Elle cherche des médicaments et des pommades. On devine un peu de révolte dans cette boutade : « Vous portez, plus aisément que bien d'autres, le poids des années. Vous devriez bien donner le secret. Il me semble que, chez moi, tout est mort à la fois, force et énergie. »

Jusqu'ici, l'écriture de Mario était restée plutôt juvénile; en 1887, elle devient nerveuse et autoritaire, avec le cachet que donne l'âge. Ce n'est plus une personne mûre qui trace ces hauts jambages, barrés de traits fermés, mais une vieille femme très vive, alerte, à qui la première atteinte d'une maladie sérieuse va porter un coup préjudiciable.

Son état de santé précaire ne l'empêche pas de retourner à Rome, en 1888. Elle en revint avec le spleen de la ville éternelle, car « elle est fille de l'Italie », où elle craint de ne plus retourner, à cause des abcès, qui ont gagné les pieds et lui rendent la marche fort pénible.

L'éditeur Imer vient d'acheter le premier volume de Mario, intitulé « Un vieux pays »<sup>1)</sup> (1889), dans lequel l'auteur a mis toute son âme à décrire le charme de ce Valais qu'elle aime et comprend si bien. Une fois le livre lancé, Mario connaît la crainte des critiques; elle interroge les articles bibliographiques, s'inquiète de la vente en librairie, interroge les éditeurs. Cette période, toujours pénible pour un auteur qui débute, est encore aggravée par une santé physique déplorable : les abcès continuent, causant des accès de fièvre. La vieillesse, qu'elle n'accepte pas encore, « est un pesant fardeau. On voudrait peiner, se hâter, comme on faisait dans la jeunesse et l'âge mûr, et l'on ne peut se faire à l'idée que les infirmités s'y opposent. »

*1) édité par Payot, Sarcelles.*

Il faudrait avoir une « cervelle d'or » pour rédiger tout ce qui bouillonne dans l'imagination. Le *Messenger Boîteux*, la *Jeune Ménagère*, le *Coin du Feu*, attendent des articles. En août 1890, la Direction de l'*Internationale artistique littéraire et musicale* demande « une composition dans n'importe quel genre, soit en prose, soit en vers, pour laquelle on fera des illustrations spéciales et qui paraîtra dans le *Noël Romand* ».

Elle envoie là une nouvelle : « Un tire-bas », qui lui vaut beaucoup de félicitations, mais peu de numéraire.

A la fin de 1890, elle est en pourparlers au sujet d'un nouveau volume, dont Mignot, à Lausanne, sera l'éditeur. Le choix du titre est ardu. Mignot trouve que : « Une gerbe » laisserait trop pressentir le nombre un peu grand des pièces composant le volume; il propose : « Silhouettes romandes », que Mario adopte.

Ce sont bien des silhouettes qu'évoquent ces pages attendries, où l'auteur a fait revivre les profils aimés qui peuplèrent son enfance. L'affection filiale, le charme des souvenirs et le culte du passé inspirent Mario, dont l'émotion recueillie gagne aussi le lecteur.

Peut-être a-t-elle dépeint son enfance d'une manière si impressive, parce que les perspectives de l'âge et des infirmités la préoccupent. Les changements de température l'influencent à un tel point, qu'il lui arrive de ne plus pouvoir travailler s'il pleut. L'influenza, dont elle a souffert en 1889, ne se guérit pas complètement et lui amène des rhumatismes. Elle a du noir en songeant à toutes « les maladies, disettes et accidents qui remplissent la chronique des journaux et s'écrie : « Que de catastrophes et de malheurs de tous côtés ! On peut se moquer de moi, mais je crois que la fin du monde est proche; d'ailleurs, la malice des hommes est arrivée à son comble. » Une mission étant prêchée à Sierre, elle suit les quatre prédications

journalières, s'absorbant de longues heures sous les voûtes de l'église paroissiale.

En février 1892, ses amis sont avisés de son départ pour l'Italie. On ne s'en étonne guère, étant accoutumé à ses fréquents voyages. Cette fois, le but du voyage est Assise. Quand, à la fin d'avril, Mario, de retour au Valais, alla à la messe, à confesse et à la communion, ses amis furent fixés; elle était catholique. C'était vrai; la fille de l'ancien pasteur Trolliet, de retour en Suisse, apportait un acte légalisé du ministre provincial de l'Ombrie, Francesco Belloni, di Salero, acte déclarant que « Jeanne-Marie-Agathe-Thérèse, née à Lucens le 8 janvier 1831, a fait, en cette paroisse de Notre Dame des Anges, profession de la religion catholique, le mercredi 13 avril 1892, entre les mains de Sa Grandeur, Monseigneur Nicanor Priori, évêque d'Assise, qui lui a aussi donné les sacrements de la confirmation, de la communion et ajouté à ses prénoms ceux de Françoise-Claire. »

En des notes brèves, où l'on sent passer l'émotion, Mario résume l'emploi de ces journées mémorables : le baptême, la procession dans la basilique, tandis qu'au dehors éclate un orage épouvantable, avec grêle et obscurité quasi complète.

Tandis que se déroulait la cérémonie d'abjuration, Sabatier, l'historien de saint François, caché derrière un pilier, en suivait toutes les péripéties. Comprit-il le sens caché de cette conversion d'une Bagnarde, fille d'une Génoise ? Devina-t-il pourquoi cette artiste, au tempérament mystique, venait se convertir, non sous les voûtes superbes de saint Pierre, mais dans la basilique consacrée à la Pauvreté, par le doux Frère d'Assise ? Sut-il relier, aux atavismes de race, l'influence profonde qu'exerça, pendant des années, sur l'esprit de Mario, un ancien compagnon de pèlerinage aux Lieux Saints, actuellement Frère au couvent de Notre Dame des Anges,

ce Père Léon, qui contresigna aussi l'acte d'abjuration ?

A Sierre, la conversion de Mario ne fit pas grand tapage; on était si accoutumé à la voir aux offices, qu'il n'y avait, en somme, rien de changé. Cependant, elle dut recevoir des critiques de ses amis protestants; on le devina malgré sa réserve habituelle; ses connaissances catholiques s'en émurent et lui écrivirent entr'autres : « Permettez-moi, Mademoiselle, de vous féliciter pour la grande grâce que le Bon Dieu vous a faite et aussi pour le courage que vous avez eu en y répondant et en vous décidant à faire le pas décisif. Je comprends bien tout ce que vous avez eu à supporter et au prix de quels sacrifices de repos la paix dont vous jouissez maintenant a dû être achetée, mais qu'importe ? N'êtes-vous pas comme un voyageur qui, après une longue course, se retrouve enfin dans l'enclos de sa maison et reprend sa place au foyer ? »

A ses parents, elle se sent obligée d'expliquer les motifs qui l'ont poussée à quitter l'église de son enfance : « Qu'irais-je faire dans le canton de Vaud, écrit-elle, où je me sens plus étrangère que jamais, depuis que j'ai renoncé à la foi protestante ? Lorsque, pour épouser l'homme qui fut mon père, ma mère, jeune et inexpérimentée, ignorant que les affections humaines sont le roseau qui blesse et perce la main, renonça à cette source de grâces qui est l'Eglise catholique, on était loin de penser que, quelque soixante ans plus tard, la dernière de la famille, la seule qui se ferait un nom, Mario \*\*\* le publiciste, rentrerait au bercail, et qu'un Prince de l'Eglise viendrait lui en ouvrir les portes. Les tristes jours de mon enfance, les affreuses scènes dont le souvenir me fait encore bondir d'horreur, ont préparé mon retour à l'Eglise de Rome. Tôt ou tard, cela devait arriver. »

Bientôt, les préoccupations littéraires prédominent : un volume vient de paraître chez Mignot et Grassart : « Les nouvelles silhouettes », digne suite de son prédécesseur.

Il montre les mêmes qualités d'observation, avec des progrès sensibles dans l'aisance de la phrase qui est plus concise et moins enflée d'adjectifs.

Une correspondance étendue met en relations Mario avec des gens connus, en particulier avec de Amicis, dont elle a traduit quelques nouvelles pour « l'Ecole primaire ». L'auteur de *Cuore* remercie « l'écrivain aimable et spirituel, pour l'envoi du *Vieux pays* et des *Silhouettes romandes*, ainsi que pour sa photographie, qui restera comme une perle entre deux fleurs ». On ne saurait être plus discrètement laudatif.

Les admirateurs abondent : touristes en villégiature, qui ne veulent pas quitter Sierre sans avoir visité « l'Homère du Valais ». Pour se soustraire à leurs compliments, elle est obligée de fermer sa porte jusqu'au dimanche à midi. Alors, les visiteurs sont admis jusqu'à trois heures, seulement.

Le dernier voyage en Ombrie n'a pas eu qu'un résultat religieux ; selon son habitude, Mario a pris des notes qui lui servent à composer son « Assise à vol d'oiseau », inséré dans la *Revue de la Suisse catholique*. En outre, on traduit sa nouvelle : Dame Lucrezia, qui va paraître dans le numéro dominical de l'*Intelligenzblatt*, à Berne.

Un peu confus d'une telle renommée, les vieux amis deviennent timides : « Je n'oserai bientôt plus vous écrire, dit-on ; vous serez trop savante pour moi, mais vous savez que je vous aime de tout mon cœur. »

Pourtant, Mario vieillit et « approche de l'heure du tournant ». L'abcès dont elle souffre au pied ne se guérit pas et les nerfs s'exacerbent. Le froid lui paraît intolérable et, à l'instar des Esquimaux, elle rêve d'un paradis où il n'y aura jamais d'hiver. « Tout se paie, dit-elle ; les privations, les souffrances, les crève-cœur endurés dès ma jeunesse et vaillamment supportés, prennent leur revanche aujourd'hui, sur un corps usé, fatigué ; et, si une

étincelle de l'énergie d'autrefois brille encore dans mes yeux, c'est le reflet de ce qui ne s'éteint point dans les âmes viriles. »

Un quatrième volume, le « Génie des Alpes valaisannes », paraît encore à Neuchâtel, chez Attinger (1893). Ce livre, où l'auteur a réuni les légendes et les récits des temps héroïques, montre de nouveaux progrès de style et soulève une critique flatteuse. On lui écrit : « Depuis que je lis vos ouvrages, j'adore le Valais. Vous avez raison, quand vous dites : Progressons en instruction, en savoir-faire, en bonnes mœurs, en droiture, en piété ! Progressons dans le respect de nous-mêmes et dans celui que l'on doit aux autres. Votre livre obtiendra un succès mérité. »

Hélas ! ce volume devait être le dernier. Pourtant, la plume de Mario courait encore, car elle fit insérer dans la *Concorde* (1894), plusieurs récits valaisans et la *Bibliothèque universelle* accepta sa nouvelle : « Edelweiss ». Dans ce roman, fort peu romanesque, il est aisé de reconnaître la personnalité de l'auteur, et les réflexions qui émaillent chacune des pages ne résument-elles pas aussi ses plus intimes opinions ? Une jeune Américaine est gagnée à la montagne par l'exemple de son père, ascensionniste intrépide. Son guide, Fritz Amoos, est le type du montagnard pieux, qui n'oublie jamais la prière avant de s'endormir et refuse de faire une course le dimanche. A l'hôtel de Zinal, on claboude, prétendant qu'Edelweiss pourrait bien songer à épouser Fritz, ce qui chagrine fort Marie, la fille au président, engagée pour la saison, en qualité de chambrière. Edelweiss l'apprend, dote la jeune Valaisanne et part pour Dresde, d'où elle revient passer quelques jours à Zinal, avant de s'embarquer pour l'Inde, où elle ira soigner les lépreux.

Cette intrigue est une autobiographie plus ou moins déguisée de Mario; comme Edelweiss, elle a cherché le bonheur dans la nature, disant : « Plus haut, toujours

plus haut ! » La voix charmeuse des montagnes a bercé son cœur inquiet, qui a cru y deviner « des harmonies parlant de paradis et d'éternité ». Cependant, malgré ces heures d'extase qui la faisaient s'écrier : « Grands sommets blanchis, pics immuables, vous nous faites pressentir la paix et l'éternité ! » Mario n'a pas rencontré vraiment dans la nature ce qu'elle désirait. Son âme voulait un credo. Elle crut le trouver en changeant d'église. Là encore, sa soif de bonheur ne fut point satisfaite. Malgré la licence particulière qui lui fut accordée de conserver la Bible, dont elle se servait journellement, malgré sa joie d'artiste à participer aux pompes du culte, elle ressentait un profond vide intérieur. Sans se l'avouer, éprise d'un grand besoin de dévouement, elle en venait à souhaiter le don de sa personne à tous les souffrants d'ici-bas. Comme Edelweiss, elle aurait voulu partir, « ce mot qui donne des ailes », pour l'Extrême-Orient et ce Thibet mystérieux, où son rêve la conduisait souvent. L'âge et les infirmités ne permettant pas la réalisation d'un tel projet, Mario chercha du moins à donner ce qu'elle pouvait : ses économies, longuement et péniblement amassées. Elle ne les légua point, ainsi qu'on eût pu s'y attendre, à ces œuvres catholiques auxquelles elle s'était intéressée avec tant de zèle; 7 mois après son abjuration à Assise, soit en novembre 1892, la fille du pasteur Trolliet instituait, comme sa légataire, la maison protestante des diaconesses de St-Loup.

La lecture d'Edelweiss est intéressante quand on la met en regard de la vie de Mario : « Je cherchais ma voie, dit la jeune Américaine, mais je ne l'entrevois pas encore. J'avais la volonté; mais le but, ou le sommet, enveloppé de brumes, ne se montrait pas. Il a fallu la mort de ma tante... » Si un deuil a été nécessaire pour déterminer la carrière missionnaire de la jeune Américaine, c'est aussi l'épreuve et la solitude qui ont poussé



Mario en pleine carrière d'écrivain. Ses débuts n'ont pas toujours récompensé ses efforts, mais qu'importe ? puisque « les âmes viriles sont capables de supporter les échecs ! Loin de les abattre, ils les aguerrissent ! Rien ne peut les arrêter ; et le premier appel, le premier signal, les trouve prêtes à reprendre l'œuvre abandonnée, le sentier déjà parcouru, l'étape déjà marquée, même au prix d'un nouvel insuccès. »

Plusieurs pages d'Edelweiss laissent aussi soupçonner les critiques dont leur auteur fut, sans doute, la victime, au cours de sa destinée, telle cette réflexion : « Dans notre vieux monde, où l'éducation de la femme nivelle le caractère, écrase les originalités, on ne pardonne pas à celle qui, écartant d'une main ferme les barrières conventionnelles, descend, visière baissée, dans l'arène et, par l'indépendance de son esprit et la sûreté de son bras, se fait une place à part dans la mêlée. Fût-ce la plus vertueuse des femmes, fût-elle d'une supériorité intellectuelle incontestable, elle rencontrera un tolle général. »

Tandis que la maladie continue à affaiblir Mario, les amitiés et les hommages viennent en foule. Les éditeurs la traitent comme une puissance, lui demandent son avis et des collaborations. Charles Fuster « lui exprime toute sa sympathique admiration ». Au cours des conférences qu'il donne à Paris, il citera son nom. « Chaque fois que je vous lis dans le *Semeur*, j'en suis heureux, dit-il. J'espère bien que vous nous donnerez nombre d'autres nouvelles. »

Les amis d'Assise demandent que le Ciel lui départisse « une santé de fer, pour faire face aux trop nombreuses occupations, et un peu de paix et de tranquillité, dans cette vie agitée ! » Car on ne l'oublie pas, dans cette poétique Ombrie, où elle a échangé sa cuirasse calviniste contre la souple et enveloppante tunique romaine. L'évêque, Nicanor Priori, a lu « avec beaucoup de plaisir », la

lettre dans laquelle Mario rappelle son baptême à Ste-Marie des Anges. Il recommande la nouvelle convertie à Dieu pour « qu'Il daigne vous accorder tous les biens du corps et de l'âme. » Le Père Léon ne manque pas, non plus, de lui adresser un petit message, pour fêter l'anniversaire du 13 avril. Il lui envoie la photographie des portes de la basilique, espérant peut-être qu'avec sa générosité accoutumée, Mario ferait une quête, pour aider à payer ces fameuses portes, dont l'achat se montait à 6000 francs. Seulement, le beau zèle de Mario est refroidi; elle qui, autrefois, « se mettrait aux genoux de ses amis, afin qu'ils aident à l'entreprise de Sierre », n'entend plus aujourd'hui les allusions, à peine voilées, du frère franciscain.

De fréquentes lettres s'échangent, alors, entre Mario et Paul Sabatier, que la lecture du « Vieux Pays » a conquis. « Savez-vous bien, dit-il, qu'en quittant votre livre, on n'a plus qu'un désir, celui de prendre un sac sur le dos et de s'en aller, à petites journées, visiter longuement ce haut et vieux pays, que vous décrivez d'une manière si admirable. Désormais, Savièze, Loetschen, Vercorin, Chermignon, chantent dans mon souvenir d'une façon si claire et si réjouissante, qu'avant peu il me faudra faire attention pour me rappeler que je n'y suis encore allé qu'en rêve. Il est sûr que si jamais je puis faire un voyage d'agrément, c'est de ce côté que je porterai mes pas. » Il lui envoie la « Vie de St-François d'Assise », en expliquant : « A travers le livre que j'ai fait, vous avez deviné celui que j'aurais voulu faire et vous avez jugé le réel d'après l'idéal. Mieux que tout autre, vous étiez préparée pour comprendre le chapitre sur Ste-Claire. » Puis il clôt sa lettre en suppliant Mario de modérer son travail.

Car elle se surmène, « à force de trimmer, de bûcher et de se dévouer ». Grippe, rhumatismes, abcès aux pieds la tenaillent. Cette personnalité, naguère si alerte, souffre

de ne plus pouvoir courir comme autrefois. De plus, un nouvel abcès se forme au côté, sous le bras, et prend des proportions inquiétantes. Toujours fort réservée, Mario garde ses inquiétudes sans les communiquer à personne, et nul ne se doute du drame. On voit bien sa figure amaigrie et souffreteuse, mais on attribue ce changement au surmenage, aux veilles et à l'abus de café noir. Le souvenir des cancers qui avaient emporté les divers membres de sa famille hantait les nuits fiévreuses de Mario qui, dans un élan de révolte, écrivait : « Sentir qu'on a tant de choses dans la tête et mourir, mourir !... » Puis, se reprenant, calmée, elle continuait : « Quand la journée est finie, on ne peut plus la recommencer ! Soyons forts jusqu'à la mort ! »

Un manque d'appétit complet, une soif ardente et une torpeur invincible avaient transformé la malade. Persuadée que le mal était incurable, et trop fière pour implorer la pitié d'autrui, elle se confinait chez elle, désireuse d'employer ses dernières forces au service de sa Muse. Cependant, curieuse de connaître la nature de son mal, elle consulta le docteur Burnier, en séjour à Sierre. Celui-ci l'engagea à se rendre immédiatement à l'hôpital de Lausanne, pour y être opérée. Quelques jours plus tard, « plus morte que vive », elle arrivait à Lausanne, où Mme Monneron-Tissot et Mme Burnier l'attendaient à la gare.

L'opération, faite avec succès par le Dr Roux, dura 50 minutes. Mario se réveilla dans son lit, « emmaillottée comme un bébé et le bras gauche ligotté sur la poitrine ». Dès lors, la fièvre disparaît, l'appétit revient et les forces également. Déjà, sa plume court, notant les détails des chambres, les costumes des diaconesses, les impressions que laissent le culte du dimanche, à la chapelle, les visites de l'aumôner catholique, les incidents tragiques ou bur-

lesques de la vie journalière. L'écrivain, réveillé, est prêt à recommencer sa tâche.

Trois semaines plus tard, Mario reprend le chemin de Sierre. Malheureusement, en faisant une commission dans une maison voisine de la sienne, elle tomba du haut en bas de l'escalier. Ce n'était guère bon pour une convalescente. Il en résulte une bosse à la tête, des yeux gonflés, un ébranlement général. « La mort, dit-elle, a été bien près de moi deux fois, dans le cours d'une année. C'est un avertissement d'En-Haut pour tenir ma lampe allumée. »

Excepté deux amies intimes, personne, à Sierre, ne se doute du mal dont souffre Mario. Comme pour son abjuration, elle garde le silence et ne permet point au public de s'immiscer dans ses affaires. Si elle est obligée de garder le lit, la femme de ménage n'est autorisée à entrer que si les papillottes sont enlevées. La parure et les bijoux, dont elle a toujours aimé à se couvrir, continuent à exercer leur attrait sur cette sexagénaire.

Les fêtes de Noël 1894 apportent à Mario mille messages d'affection : c'est Mme Melley, l'auteur des Poésies, qui lui écrit : « Puissiez-vous passer un bon hiver, dans votre Valaisensoleillé, et faire courir votre plume si alerte et si gracieusement suisse, dont la « Vierge de St-Luc » nous apportait récemment les touchants échos. » Paul Sabatier, arrivé « hier soir à Assise, s'est rendu ce matin à St-Damien, où j'ai cueilli cette petite pâquerette. Puisse-t-elle vous dire ce que ses sœurs diront jadis au séraphique frère, lorsqu'il chanta pour la première fois l'hymne au soleil. »

Pareil cadeau devait émouvoir profondément celle dont la nature sensible était encore affinée par la maladie et le pressentiment de la mort. Elle répond, en envoyant à M. Sabatier un article, qu'elle vient de publier sur « la Vie de St-François ». « Vous êtes vraiment trop bonne et

trop aimable, lui dit-il; votre article m'a ravi, non pas à cause des éloges qu'il contient et que je ne mérite pas, mais à cause de votre admirable description de l'Ombrie et du feu avec lequel vous avez écrit. »

A Assise, on connaissait fort bien les relations qui unissaient les deux écrivains et l'on espérait peut-être un peu l'influence de Mario sur l'historien de St-François, pour amener celui-ci à faire le pas décisif de la conversion. Voici, à cet égard, deux lettres typiques, que Mario reçut à Noël 1894. Toutes deux viennent du couvent de Ste-Marie ds Angès; la première est d'un frère Bernardin, l'autre du Père Léon, si étroitement lié à la vie religieuse de Mario.

« M. P. Sabatier, qui est venu me voir ces jours-ci, et qui se trouve encore à Assise, m'a dit que vous aviez été bien malade récemment. J'espère que vous allez mieux et je prie la Madone degli Angeli de vous conserver encore dans ce monde, afin que vous ayez le temps de faire du bien à beaucoup d'âmes. Mario serait sage de ménager un peu Mlle Trolliet, car la bonne âme n'en peut plus. Et qui écrira dans les revues si elle se tue ? Il vaut mieux lui donner un peu de repos et pour cela revoir la Portioncule au printemps. Mario n'en sera pas content, mais Mlle Trolliet ne s'en trouverait que plus capable de faire aimer et estimer Mario. J'ai dit à M. Sabatier que je vous connaissais, mais sans lui raconter rien de plus. Ce monsieur n'a pas le même bonheur que vous. Ses idées en matière religieuse sont encore très confuses, errantes; elles doivent se modifier beaucoup, avant d'être exemptes d'erreur. Prions pour lui, afin qu'il voie la vérité et qu'il ait le noble courage de le confesser. Je ne désespère pas de le voir un jour embrasser ouvertement la religion catholique. »

Sans être aussi péremptoire, le frère Léon n'en est que plus habile politique. « M. Sabatier, écrit-il, que j'aime

vraiment beaucoup, me servait un jour en parlant de vous : « Voilà les conversions comme je les comprends ; » quand on est dans cet état d'âme, on doit devenir catholique !... » Hélas ! y viendra-t-il ? En réalité, il préfère, il le dit clairement, il l'a même écrit dans les journaux, il préfère de beaucoup et trouve plus raisonnable le principe d'autorité de l'Église relativement à l'interprétation des Écritures, à la liberté d'interprétation, qui est l'erreur du protestantisme, mais il le préfère pour les croyants, pour ceux qui admettent la révélation... Si vous saviez combien je souffre de le voir, lui si bon, si aimable, si loyal, en proie au rationalisme, cette blessure horrible faite à notre âme ! Du moins, je prie beaucoup pour lui et de tout mon cœur ! J'espère que St-François, qu'il admire et aime si sincèrement, lui obtiendra la grâce de croire ; et alors il arrivera, bien sûr, au catholicisme, et nous aurons la joie d'espérer nous retrouver au ciel. Je prie le Bon Dieu chaque jour pour vous et à ma messe de minuit, à Noël, j'ai surtout demandé à l'enfant Jésus de vous bénir et de vous donner, en 1895, une année de grâce, de joie, de consolation, de succès littéraires toujours plus brillants. »

Hélas ! cette année 1895, qui s'annonçait si heureuse, ne devait point tenir ses promesses ; le mystérieux mal au côté avait recommencé. Cette fois, le doute n'était plus possible, le cancer faisait des progrès rapides. Si les gens de Sierre attribuaient au froid ou à la grippe le dépérissement de Mario, elle, du moins, ne se faisait plus d'illusion.

« Comme les hirondelles attendent le renouveau », elle attend aussi le printemps, non dans l'espoir d'une guérison impossible, mais pour voir diminuer ces longues nuits d'insomnie où, dans l'obscurité, on se débat contre la fièvre, la soif, la peur irraisonnée. Pourtant, elle lutte, « imitant les femmes viriles, qui ont eu la force d'être debout

jusqu'à la fin ». Quelquefois, elle s'attendrit : « Tout le long de mon existence, j'ai tant lutté et souffert sans me plaindre, que seuls quelques hommes d'élite ont reconnu en moi la femme sans défaillance, née pour lutter et souffrir. »

Enfin, le printemps, si vivement désiré, revient, mais il n'apporte pas de soulagement; la malade ne mange pas plus qu'un oiseau et passe ses après-midi à sommeiller dans un fauteuil. Elle ne reçoit que de rares visites et refuse quelquefois sa porte au curé.

L'été approche, ramenant les chaleurs, qui rendent un peu pénible la vie à Sierre. Malgré sa crainte du déplacement, Mario a la nostalgie de la montagne. Encore une fois, elle ira vers ces sommets, qu'elle a tant aimés. Le voisinage des hauteurs aidera ses poumons congestionnés à respirer moins péniblement. Peut-être aussi le délogement sera-t-il plus facile loin de cette plaine bruyante, dans la tranquillité des pâturages, près du ciel ?

Quoi qu'il en soit, et malgré son extrême faiblesse, Mario cherche une pension, ce qui n'est pas aisé, le cancer n'étant pas précisément une lettre de recommandation. Enfin, sa réputation littéraire aidant, elle trouve une chambre à l'hôtel de Vérossaz, sur St-Maurice. Avant de fermer son appartement de Sierre, elle met en ordre ses papiers et dispose tous ses effets. Une enveloppe, placée en évidence, annonce le dépôt du testament chez le notaire, à Sion. Une autre enveloppe contient la liste des gens à qui envoyer le faire-part mortuaire, libellé de sa main, et auquel ne manque qu'une date, celle du décès. En outre, elle demande expressément qu'on ne la mette dans le cercueil que « lorsqu'on verra les premiers signes de la décomposition, à cause de la grande crainte que j'ai toujours eue d'être ensevelie vivante. Il ne sera pas nécessaire d'inviter un pasteur protestant à mes funérailles, attendu que, depuis longtemps, je ne suis plus ce culte. La famille dans

laquelle je mourrai prélèvera une somme de 100 francs sur les frais des funérailles, en souvenir de moi et en compensation de la peine que ma mort lui aura causée... »

Elle partit donc en juin 1895 pour Vérossaz. A l'hôtel, on la vit arriver avec un peu de terreur. Ce visage tiré, ces yeux brillants de fièvre, ce bras immobilisé par le cancer, ne présageaient rien de bon; mais elle était si réservée et se tenait si loin des autres pensionnaires, qu'on s'habitua peu à peu à cette malade, qui passait ses matinales au lit, se faisant servir à part, puis l'après-midi rêvait dans un fauteuil, au jardin, en face de ces montagnes qu'elle aimait tant !

A quoi pensait Mario, durant ces dernières journées d'une vie qui fut toujours si agitée ? Aucune parole et pas la moindre ligne ne le laisse supposer. Patiente et douce, elle gagnait le cœur de la femme de chambre qui la servait et réalisait peut-être enfin la grande certitude qu'elle avait demandée en vain à la nature, à l'art, à l'Eglise. Son âme, qui se libérait des entraves de la chair, commençait à goûter la paix et la communion parfaite avec l'infini. Chaque journée s'écoulait ainsi, dans le recueillement propice aux départs, et les autres hôtes respectaient l'isolement où se complaisait la malade.

Soudain, le 31 juillet, au matin, l'hôtel s'emplit de rumeurs; la chambrière, affolée, court prévenir le docteur et le prêtre. Le cancer a atteint une artère, provoquant une hémorragie fatale. En pleine lucidité, Mario reçoit l'extrême onction, donne ses derniers ordres, indique à la femme de chambre le jupon ouaté dans lequel est cachée une somme de 1000 francs en pièces d'or, somme qui doit servir aux funérailles. Alors, tout doucement, les yeux se ferment, l'hémorragie cesse, Mario n'est plus.

A l'ensevelissement, qui eut lieu à Vérossaz, assistaient deux délégués de l'Etat du Valais, quelques amis intimes



de la défunte, les pensionnaires et le personnel de l'hôtel. Un article nécrologique parut dans la *Gazette du Valais*. Ainsi se terminait une vie qui, sous ses apparences de calme et le labeur, recelait des drames peu ordinaires : le conflit d'une âme en lutte contre l'éducation de sa première enfance et la conquête, à travers deuils et solitude, d'un talent que les circonstances heureuses eussent, probablement, laissé enfoui et latent.

Maintenant, cette fille de la plaine et de la montagne repose dans le petit cimetière de Vérossaz. Nul endroit n'eût pu convenir aussi bien à son dernier repos. Dominant St-Maurice, une paroi de rochers abrupts qui s'élève d'un seul bond de 400 mètres environ, supporte le verdoyant plateau de Vérossaz. Le site est agreste, recueilli, charmant. Tandis que, dans la plaine, les locomotives haletantes crachent leur fumée noire, là-haut, les sonnailles des troupeaux ou l'appel de la mésange troublent seuls le grand silence. Le touriste, qui s'égare entre les allées du cimetière trouve, à l'angle ouest, une tombe : celle de Mario. Le petit tertre est envahi par les lilas, les rosiers et les framboisiers sauvages. A peine si l'on distingue la pierre funéraire, livre en marbre sur lequel on a gravé, à droite : Mario. 1831-1895 et sur la page de gauche un seul mot : FIN.

Dans leur simplicité, ces trois lettres résument à la fois l'histoire d'une famille éteinte et d'un talent disparu. Pour ceux qui ont pénétré dans la vie intime de Mario, elles signifient aussi la cessation de la lutte et la réalisation de l'idéal poursuivi au travers de tant d'amertumes et de difficultés. Elle repose là, en terre valaisanne, mais en un site d'où l'on aperçoit le canton de Vaud, tandis que, derrière l'épaule du Combin, se devine l'Italie. Les trois pays se rejoignent presque, là, tout comme les trois races s'étaient alliées pour former la personnalité si remarquable de Mario. En face, la dent de Morcles élève

vers le ciel son doigt rocheux et ce geste semble dire : « Plus haut que les circonstances de la vie ou que les hérédités, cherchez le secret de la force et des talents. » Si Mario a aimé profondément le Valais, si pour le mieux connaître elle n'a pas craint d'en parcourir les vallées les plus reculées, c'est que, pèlerine de l'infini, elle cherchait à réaliser la beauté et l'harmonie dans la liberté intérieure. N'ayant jamais réussi à atteindre ici-bas son idéal, la mort aura été, pour son âme inquiète, le portique libérateur, qui s'ouvre sur les perspectives éternelles.

Elle le pressentait bien, celle qui écrivait : « L'espoir de toute âme sincère traverse la nuit du tombeau; la vie est un combat; la mort n'en est pas le terme. Il faut rester debout, toujours debout ! »

Mme H. GAILLOUD.

